

LE  
ROMAN  
D'UN  
**JÉSUISTE**  
PAR  
G. DE BEUGNY D'HAGERUE

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

I

Par une belle soirée de la fin du mois d'août 1843, une foule élégante sortait de l'Opéra, où l'on venait de donner une première représentation depuis longtemps annoncée et impatiemment attendue.

Un homme d'une cinquantaine d'années et d'un extérieur distingué, après avoir fait quelques pas sur le trottoir, s'était arrêté devant un coupé attelé de deux magnifiques alezans; un valet de pied lui avait ouvert la portière, et il allait monter, quand il se retourna pour tendre la main à un autre personnage enveloppé dans une pelisse de fourrure et qui venait vers lui.

—Bonsoir, Lerouttier, lui dit-il. Je suis enchanté de te voir. Monte avec moi.

—Merci, mon cher, répondit l'ami ainsi interpellé; j'ai ma voiture, là, au coin. Renvoie tes chevaux; je te reconduirai.

—Soit. Et, se retournant vers le domestique: Dites à Joseph de venir me prendre au cercle dans une heure.

Et à son ami:

—Ta y viens?

—Où cela?

—Au cercle.

—Non; j'ai à travailler; je rentre chez moi. Je te déposerai à la porte.

—Comme tu voudras.

Quand les deux amis furent installés dans la voiture de Lerouttier:

—J'ai reçu ta lettre, dit celui-ci.

—J'allais t'en parler.

—J'ai fait immédiatement le travail que tu me demandais.

—Et le résultat?...

—A peu près ce que tu pensais.

—Tu me l'enverras demain matin.

—Tu le trouveras chez toi; je l'ai fait porter aussitôt qu'il a été terminé.

—Merci. Que dis-tu du nouvel opéra de Rossini?

—Admirable, mon cher, divin.

La voiture venait de s'arrêter.

—Te voici arrivé.

—Décidément tu n'entres pas?

—Non, pas aujourd'hui. Bonsoir, Durand.

—Bonsoir, mon cher.

M. Durand sauta sur le trottoir et disparut sous la porte cochère.

Le cercle dont il était membre occupait tout le premier étage d'une des plus belles maisons du boulevard des Italiens.

—Tiens, voilà M. des Affaires! dit, en le voyant entrer, un jeune quart d'agent de change qui fumait un cigare en causant avec un homme à tournure militaire: nous allons peut-être savoir des nouvelles.

—Qui ça, des Affaires? Je ne vois que M. Durand.

—C'est la même chose.

—Comment! lui aussi, il a pris un nom de terre? A quand le titre?

—Ah! que vous êtes donc devenu Bédouin, mon cher! Au fait, voilà deux ans que vous avez quitté Paris pour aller guerroyer contre les moricauds; ce qui vous a valu une balafre, une croix et l'épaulette à graine d'épinard: en somme, deux années bien employées. Mais il y a loin du Sahara aux boulevards, et tant de choses se sont passées depuis votre départ, que votre éducation est à refaire. Cela dit, je réponds à votre question.

Nous avons au cercle trois Durand: l'un, le plus ancien, est médecin; on l'a distingué des autres en le désignant par son titre de docteur. Le second, qui a fait sa fortune dans la mercerie, et dont, par parenthèse, je ne m'explique pas encore l'admission: car, vous le savez, nous sommes très difficiles sur le choix de nos membres. Donc mon second Durand, voulant sans doute faire oublier ses succès mercantiles, s'est découvert une seigneurie dans les brouillards de la Garonne, et il se fait appeler M. de... je ne sais plus quoi, en *gnac*, dont nous nous sommes empressés de faire M. de Mercerignac.

Reste le troisième, celui qui vient d'entrer, et que vous connaissez.

—Un peu.

—Celui-là est un homme d'esprit, à qui

ne serait jamais venue la pensée ridicule de prendre un nom qui ne lui appartient pas. Vous n'avez peut-être pas oublié, mon cher Arabe, qu'il est directeur au ministère des affaires étrangères. Pour le distinguer de ses homonymes, nous l'avons appelé: Durand des Affaires étrangères; et, comme c'était trop long, on a supprimé le premier et le dernier mot, ce qui fait: M. des Affaires. Mais attendez-moi. Voilà déjà que ce bavard de Chavannes l'a accaparé; tout à l'heure il ne sera plus abordable.

Le jeune homme se leva, et, serrant la main au nouvel arrivé:

—Bonsoir, cher Monsieur. Quelles bonnes nouvelles nous apportez-vous?

—Bonsoir, Jouvigny. Aucune.

—Le ministre n'a reçu aucune information sur les agissements de Méhémet-Ali?

—Pas la moindre.

—Et du côté du Maroc? Se confirme-t-il que le sultan de Fez aurait manifesté de nouvelles prétentions sur la possession d'une partie de nos oasis de la province d'Oran?

—On l'a dit, il y a quelques jours; mais je n'en sais pas plus que vous.

—Vous êtes d'une discrétion...

—C'est mon devoir: les secrets du gouvernement ne m'appartiennent pas; mais aujourd'hui je puis vous affirmer que je n'ai aucun mérite à garder le silence, attendu que je n'ai absolument rien à dire.

Le télégraphe a été muet toute la journée.

Au même moment on entendait une voix de stentor crier à l'autre bout du salon:

—Monsieur Durand! Monsieur Durand des Affaires! Monsieur des Affaires!

—Me voici, colonel, répondit M. Durand. Pardon, Jouvigny! on m'appelle. Bonsoir, mon cher colonel.

—Bonsoir. Mais arrivez donc! que diable! voilà une heure qu'on vous attend.

—Je suis allé à l'Opéra.

—Toujours incorrigible!

—Je ne comprends pas.

—Vous adorez toujours la musique?

—Je l'aime beaucoup.

—Et c'est pour la musique que vous allez à l'Opéra?

—Pour la musique.

—Et pour...?

—Nulle autre chose.

—Diplomate, va! Du reste, vos affaires et vos goûts ne nous regardent pas. Il nous manque un rentrant à la bouillotte, et nous vous attendons.

—Je ne suis guère en train.

—Vous vous y mettez.

—Soit! mais je vous préviens que je me cave de 25 louis seulement; et, si je les perds, je ne me recaverai pas.

Comme vous voudrez.

M. Durand était ce qu'on appelle un homme heureux. Il avait une fortune magnifique: ses intimes lui donnaient 80.000 livres de rente, d'autres disaient 100 et même plus. Entré assez tard au ministère des affaires étrangères, il en avait parcouru rapidement tous les degrés, et on parlait de lui pour un poste très élevé dans les ambassades.

Il avait épousé une des plus jolies et des plus charmantes femmes de Paris, qui lui avait donné deux enfants: un fils, qui, au moment où commença cette histoire, venait de terminer sa seconde année de droit, et une fille beaucoup plus jeune, mais qui promettait déjà d'avoir tous les charmes et toutes les qualités de sa mère.

Un premier malheur cependant était venu l'atteindre, et lui rappeler que nul ici-bas ne peut se soustraire aux épreuves: il avait perdu sa femme. Cette mort avait paru lui causer une très profonde impression: il avait vécu quelque temps très retiré; puis, reprenant bientôt ses habitudes mondaines, il s'était lancé plus que jamais dans le tourbillon de la vie parisienne.

Il habitait, au premier étage d'un des plus beaux hôtels de la Chaussée d'Antin, un appartement meublé avec un luxe princier; il donnait des dîners dont on parlait, ses équipages étaient remarquables, il rivalisait par son train de vie avec les hauts barons de la finance.

Cependant ses amis avaient constaté chez lui depuis quelques temps une certaine étrangeté d'allures: il semblait dévoré par un besoin incessant d'activité; il était inquiet, préoccupé, triste même par moments, puis gagnait subitement à des mouvements de gaieté et d'expansion qui s'expliquaient mal.

Vers une heure du matin, M. Durand quittait la table de bouillotte, serrait la main à ses amis et rentrait chez lui.

Un domestique sommeillait sur une banquette de l'antichambre; il se leva, reçut le chapeau et le pardessus de son maître, et l'accompagna jusqu'à sa chambre; puis, après avoir ravivé la flamme de deux lampes qui brûlaient sur le guéridon, il attendit.

—M. Charles est-il rentré? demanda M. Durand.

—Non, Monsieur.

—Devez-vous l'attendre?

—Non, Monsieur. M. Charles est parti pour Versailles; il a emporté une valise dans laquelle il m'avait dit de mettre tout ce qui lui serait nécessaire pour une absence de deux ou trois jours.

—C'est bien. On a dû apporter une lettre pour moi dans la soirée?

—La voici, avec le courrier et quelques cartes de visite.

—Vous pouvez vous retirer.

—Monsieur n'aura plus besoin de moi?

—Non; j'ai à travailler; laissez-moi.

Le domestique sorti, M. Durand vint s'asseoir devant son bureau, sur lequel il avait placé une des lampes du guéridon; puis, d'une main fiévreuse, il ouvrit la lettre du banquier.

—200,000 francs, dit-il. Je ne m'étais pas trompé... Il ne me reste plus que 200,000 francs!... C'est la ruine... et c'est la honte. J'ai dissipé non seulement toute ma fortune, mais aussi celle de ma femme, celle qui appartient à mes enfants.

Il resta quelque temps immobile, les traits contractés, le regard fixe et comme perdu dans de sombres visions; puis il retira de la poche de son habit un papier plié en quatre, l'ouvrit et le plaça sous la lumière.

C'était une dépêche chiffrée; entre les lignes, il écrivit au crayon la traduction des signes mystérieux:

“Ambassade française, Londres, à Ministère Affaires Étrangères. Affaire d'Égypte terminée. Méhémet-Ali accepte propositions du cabinet anglais appuyées par cabinet français: toute crainte de guerre conjurée.”

Après l'avoir relue plusieurs fois, il prit dans un tiroir une poignée de billets de banque, qu'il se mit à compter.

—30,000 francs, dit-il enfin: voilà donc, avec ce que j'ai chez mon banquier, à quoi se réduit toute ma fortune!... Mais, avec ces 30,000 francs, Lerouttier peut m'acheter demain 300,000 francs de rente à terme; l'opération faite, je publie cette dépêche, que je suis seul à connaître; les fonds monteront de 50, 60, 80 centimes, 1 franc, plus encore peut-être: je puis gagner plus de 100.000 francs.—100,000 francs! qu'est-ce que cela? Une bagatelle, une goutte d'eau dans l'Océan... Puis le ministre s'apercevra du retard subi par la dépêche; et, s'il apprend que j'ai fait faire à la Bourse des achats considérables,—et il le saura, tout se sait,—je serai déshonoré; il n'admettra aucune explication... Déshonoré et ruiné!... ruiné!... car, en mettant tout au mieux, 100,000 francs, 150, 200 même, joints à ce qu'il me reste, ce serait à peine le tiers de la fortune de mes enfants... 15 à 20,000 francs de rente, avec mon train de vie, c'est ce qu'il me faut pour trois mois.

A ce moment, son regard tomba sur les cartes qui avaient été apportées dans la journée, et qui étaient là, jetées pêle-mêle avec les journaux; sur l'une d'elles son œil distrahit reconnut le nom du prince Carignano.

Aussitôt il se lève; à deux pas de lui, contre le trumeau, est un petit meuble florentin, un bijou renaissance en ébène incrusté d'ivoire. Il l'ouvre, et en retire un tout petit flacon en cristal cerclé d'or et plein d'une liqueur rosée.

C'était un cadeau du prince italien.

Le prince lui avait raconté un jour que l'on conservait dans sa famille le secret d'un poison qui avait à peu près les mêmes propriétés que l'opium: après en avoir pris une certaine dose, on s'endormait d'un sommeil léger, calme, et dont on ne s'éveillait pas. Mais le poison des Carignano avait cette particularité que si la dose était mal calculée, si l'on en prenait trop ou trop peu, le résultat était plus ou moins différé, mais rien ne pouvait en conjurer l'effet.

M. Durand revint à son bureau, on ouvrit les nombreux tiroirs les uns après les autres, en retira tous les papiers, dont il fit lentement le triage: les uns furent re-

placés à l'endroit où il les avait pris; d'autres, parmi lesquels un grand nombre de lettres, furent jetés dans la cheminée et brûlés. Ce travail terminé, il écrivit une longue lettre, la plia, et, après l'avoir cachetée, il écrivit sur le côté réservé à l'adresse: Pour mon fils; puis il réunit les billets de banque, la dépêche télégraphique, la lettre de Lerouttier et celle destinée à son fils, et les plaça tous ensemble dans un tiroir qu'il ferma à clef.

Cela fait, il alla prendre une charmante miniature sur ivoire, encadrée de vermeil, qui était accrochée au-dessus de la cheminée; il la contempla longuement, et une larme glissa le long de sa paupière.

—Pardonne-moi, Marie, ma chère femme bien-aimée, pardonne-moi: je me condamne à mourir pour expier mes folies; je ne peux plus continuer la lutte. Si je vivais encore quelque temps, j'achèverais de dévorer le pauvre patrimoine qui reste encore à nos enfants. En mourant aujourd'hui, je leur laisse au moins un nom qui n'est pas déshonoré, tandis que si je vivais... Tout à l'heure, j'étais sur le point de succomber à la tentation... Non, je veux au moins mourir honnête homme... Adieu, Marie! Tout est fini.

Il laissa échapper le portrait et prit le flacon de cristal.

—Ces quelques gouttes de liqueur, dit-il, c'est la mort, c'est l'oubli, la fin de toutes les luttes de la vie... Les luttes de la vie! je ne les ai pas connues; l'existence a été pour moi une fête continuelle, un banquet ininterrompu, un rêve doré... Le rêve est fini, le banquet terminé: la nuit va clore la fête.

Merci, prince, de votre précieux cadeau! Grâce à vous, je ne connaîtrai pas les hontes de la déchéance, les tortures de la misère inavouée; grâce à vous, dans quelques heures tout sera fini pour moi... Je vais m'endormir pour toujours... toujours!... Mais ce sommeil mystérieux de la mort n'est-il suivi d'aucun réveil? au-delà de cette mort du tombeau, n'y a-t-il rien que le néant? S'il était vrai qu'il existât une autre vie!... si Dieu existait, si quelque chose en nous devait nous survivre!... si notre âme dégagée des entraves du corps devait paraître devant un juge souverain, qui lui demandât compte de toutes ses actions!... Non: il est trop tard maintenant de me poser ces questions. Si ma vie était à recommencer, je pourrais peut-être... Mais il est trop tard: je ne puis plus revenir sur mes pas. J'ai été un homme heureux, j'ai voulu me donner toutes les jouissances de la vie, et je me les suis données, j'en ai usé jusqu'à la satiété; j'ai bu longuement à la coupe des plaisirs, et maintenant la coupe est vide... Tout est fini... Pas de faiblesse! Le sort en est jeté, la mort est ma seule ressource: qu'elle vienne donc me délivrer d'un avenir dont je ne puis supporter la pensée.

Cependant, avant de mettre son projet à exécution, il voulut relire la lettre qu'il avait écrite pour son fils. Ne la trouvant pas suffisamment bien, il la déchira, en jeta les débris dans la cheminée et en fit une autre; mais, au lieu de la remettre dans le tiroir où il l'avait prise, il l'enferma dans une autre partie de son bureau.

Alors, par un dernier effort de volonté, il se leva, alluma la veillonne, éteignit les lampes et se déshabilla; puis il fit sauter le couvercle du flacon, et, après en avoir avalé le contenu, le jeta dans les cendres du foyer.

Quelques minutes après, il dormait d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, son valet de chambre, voyant que l'heure à laquelle il avait l'habitude de sonner était passée depuis longtemps, se décida à frapper à la porte; ne recevant point de réponse, il ouvrit, et le trouva couché en travers de son lit, les jambes pendantes, ne donnant plus aucun signe de vie. Il prévint ses camarades en toute hâte; et, pendant que l'un d'eux courait chercher un médecin, les autres l'aideront à replacer le malade dans son lit.

Le médecin ne tarda pas à arriver. Il l'examina longuement, consulta les domestiques, qui ne savaient absolument rien, et se décida enfin à envoyer chercher une potion, dont il fit lui-même avaler une cuillerée au malade. Quelques instants après, celui-ci ouvrit les yeux; puis, questionné par le docteur sur ce qu'il avait éprouvé, il affirma ne se souvenir de rien: il s'était couché la veille très bien portant, s'était endormi presque aussitôt, et venait seulement de se réveiller.